

Approved For Release 2004/09/28 : CIA-RDP88-01314R000300480061-4

gouvernement occulte  
ou agence de renseignements  
très efficace?  
La vraie puissance  
de la

C.I.A.

L'histoire de la C.I.A., c'est un peu « Superman » entré dans la réalité. Elle voit tout, entend tout, agit partout, et il n'est guère de coups d'Etat, de révolutions ou de crimes politiques où son nom ne soit cité, entouré des rumeurs les plus incontrôlables.

Cette réputation, la C.I.A. l'a méritée. Fondée en 1947 pour répondre, sur le plan du renseignement, au défi lancé par le déclenchement de la guerre froide, elle devenait bientôt le bras à tout faire - même les plus sales besognes - de l'Amérique, gendarme du monde. Pour aboutir, sous Eisenhower, à ce qu'on a appelé la « Dulles and Dulles unlimited », quand son chef faisait clandestinement partie du gouvernement américain, infiltrant l'ensemble du corps social d'émissaires et d'informateurs.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette époque mouvementée? Peut-on encore parler d'un gouvernement occulte et d'une politique propre de la C.I.A.? Doit-on s'attendre à de nouveaux « coups » spectaculaires? C'est à ces questions que notre collaborateur Alain Bühler répond.

Chaque fois qu'il se passe quelque chose de monde où les intérêts américains sont engagés de près ou de loin - et ils le sont pratiquement partout - on met en cause la C.I.A. ... Assassinat d'un agent double vietnamien : C.I.A. Coup d'Etat contre Sihanouk : C.I.A. L'opinion publique américaine elle-même a découvert qu'elle était contrôlée à travers une partie de la presse, de la télévision et des syndicats. Le monde entier est-il noyauté par la Central Intelligence Agency, le plus grand réseau universel d'espionnage?

On ne prête qu'aux riches. Un journaliste américain écrivait pourtant en 1967 : « Je suis absolument persuadé que la C.I.A. a été blâmée pour bien des choses qu'elle n'a pas faites et qu'on ne lui a pas rendu justice pour des choses qu'elle a faites. » C'est vrai. Il y a les choses qu'elle n'a pas faites. Il y a celles qu'elle a faites et qui se sont traduites par des échecs. Il y a aussi, de son point de vue, un certain nombre de succès.

Son pire échec n'est peut-être pas mesurable : la C.I.A. n'est jamais tout à fait parvenue à se faire accepter par l'opinion publique américaine. A l'intérieur même de la plus grande démocratie du monde, la C.I.A. est un cancer. Du moins, certains Américains le pensent-ils. Pendant un peu plus de huit années, de février 1953 à novembre 1961, l'Agence, dirigée par le maître-espion Allen Dulles, a été le véritable gouvernement invisible des Etats-Unis. Que reste-t-il de sa puissance en 1970?

Il faut rendre à César... La C.I.A. n'est pas aussi omnisciente, omniprésente et omnipotente que sa légende le laisse entendre. Sauf en Amérique latine. Depuis la doctrine de Monroe, le sous-continent latino-américain constitue le « domaine réservé ». Rien d'étonnant, par conséquent, que la C.I.A. s'y démène plus qu'ailleurs. C'est là, à travers les convulsions politiques des « républiques des bananes », qu'elle a connu son plus grand succès et son pire échec. Dans ce puzzle d'Etats travaillés par le sous-développement et les aventures militaires, un danger menace les Etats-Unis : le « communisme ». De ce point de vue, la C.I.A. a réussi son plus beau coup en 1954 : le renversement du président Arbenz au Guatemala; elle en a raté un autre en 1961 avec le débarquement avorté de la baie des Cochons.

Le 24 février 1954, le président du Guatemala, Jacob Arbenz Guzman, arrivé au pouvoir en 1950, annonce son intention de nationaliser 225 000 acres de plantations inexploitées appartenant à « El Pulpo » (la Pieuvre), c'est-à-dire à la société américaine « United Fruit Company ». Cela suffit à faire considérer le président Arbenz, déjà suspect, comme « communiste ». Il faut sauver la population guatémaltèque des rouges, préserver la doctrine de Monroe contre le Komintern et, par la même occasion, récupérer les plantations de la « Frutada ».

Un excellent prétexte d'intervention va se présenter sous la forme d'un cargo polonais, chargé d'armes tchèques à Slettin, qui prend la haute mer en mai 1954. Tous les réseaux de la C.I.A. suivent

Approved For Release 2004/09/28 : CIA-RDP88-01314R000300480061-4

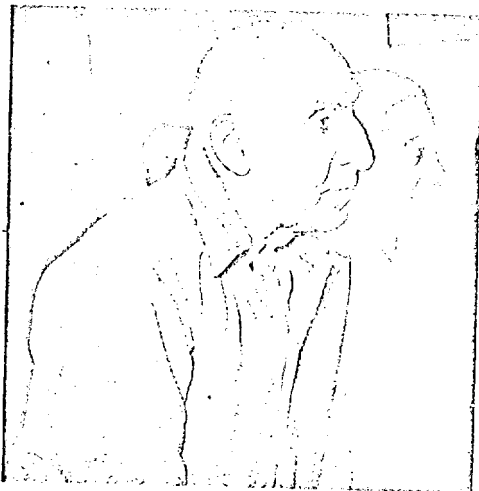
le bateau, qui débarque sa cargaison, destinée à Arbenz, à Puerto Barrios. On se frotte les mains à Washington, jusqu'aux « rouges » reçoivent les armes, rien ne nous empêche d'en livrer aux « blancs ». Ayant reçu le « feu vert » du gouvernement américain, la C.I.A. peut agir.

Le colonel Castillo Armas, transfuge guatémaltèque en exil au Honduras, reçoit deux « Globemasters » chargés de « matériel » à révolution. Le 27 juin 1954, Castillo Armas entre en vainqueur au Guatemala et chasse Arbenz. L'intervention d'avions pilotés par les Nord-Américains est décisive. Quant à la « United Fruit », elle reprendra ses terres et sera dirigée par un nouveau P.D.G., Walter Bedell Smith, ancien directeur de la C.I.A.

L'Agence intervient ensuite dans tous les pays du sous-continent : Uruguay, Argentine, Pérou, Venezuela et Colombie.

Puis ce fut la « baie des Cochons »... Quand, le 17 avril 1961, une force d'invasion de 1400 anti-castristes prend pied dans les marécages de la baie des Cochons,

The Associated Press



### un coup d'essai : Mossadegh

Août 1953 : les Américains, inquiets depuis la nationalisation des pétroles iraniens en 1951, renversent, avec l'appui des services britanniques, le Dr Mossadegh (ci-dessus à son procès).

c'est l'Amérique tout entière qui patauge. Sur les collines, les mitrailleuses crépitent... Tout à coup, les avions de Castro bombardent. La flotte américaine de l'amiral Burke, prudemment, recule et disparaît au fond de l'horizon. La putréfaction des morts s'ajoutera à celle des tourbières. John Kennedy ne pardonnera jamais à la C.I.A. de l'avoir entraîné dans cette aventure trois mois après son arrivée au pouvoir. La C.I.A. ne pardonnera pas à Kennedy de lui avoir refusé une couverture aérienne. L'opération avait été montée du temps d'Eisenhower par le directeur de la C.I.A., Allen Dulles. Elle était viciée dès le départ, car elle reposait sur l'hypothèse que la population cubaine se soulèverait au premier signal. Les informations à ce sujet étaient réduites aux déclarations jusqu'au-boutistes des exilés cubains et aux rancunes d'Eisenhower, que Castro avait personnellement injurié. Pendant que des organisations politiques « blanches », dirigées

par des transfuges arrivistes, s'étaient installées à Miami, la C.I.A. entraînait à la suite du président Fuentes, plusieurs centaines de réfugiés. En août 1960, un crédit de 13 millions de dollars avait été accordé pour l'entraînement de commandos. Puis la C.I.A. changea d'avis et décida de monter un véritable plan de débarquement et d'invasion.

Le 15 avril, neuf bombardiers « B 26 » décollèrent de la « Vallée heureuse » (nom de code de la base de la C.I.A. à Puerto Cabezas, au Nicaragua). Il s'agissait de paralyser l'aviation de Castro afin de l'empêcher de s'opposer au débarquement prévu deux jours plus tard. Les pilotes de fortune, réfugiés anti-castristes, ne réussirent leur mission qu'à moitié. Pire : certains d'entre eux, à court d'essence, revinrent se poser sur une base britannique ou des aéroports civils. La fable échafaudée par la C.I.A., qui consistait à les présenter comme des militaires cubains révoltés contre Castro, fut éventée par la presse internationale. Fidel, avec d'interminables cris d'écorché vif, dénonça le lendemain matin « le sale coup des impérialistes ». Pris d'inquiétude, Kennedy décommanda le deuxième raid de bombardement, et les avions cubains s'en donnèrent à cœur joie le 17 sur la flotte d'invasion.

La C.I.A. pansera quelques-unes de ses blessures d'amour-propre l'année suivante en découvrant, grâce aux avions-espions U 2, que les Russes installaient des bases de missiles à Cuba. Il faudra plus de 3 000 photographies aériennes pour convaincre le président Kennedy, rendu méfiant par la catastrophe de la baie des Cochons. La C.I.A., respectant la promesse faite par Kennedy à Khrouchtchev en échange du rembarquement des fusées soviétiques, ne cherchera plus à monter d'opérations d'envergure contre Castro, mais elle continuera de surveiller de près le théoricien de la subversion en Amérique latine. C'est la C.I.A. qui découvrira comment Castro forme les guerrilleros et les envoie en Amérique latine. La connaissance des filières permettra de capturer et d'exécuter en 1968 le chef de la guérilla, « Che » Guevara.

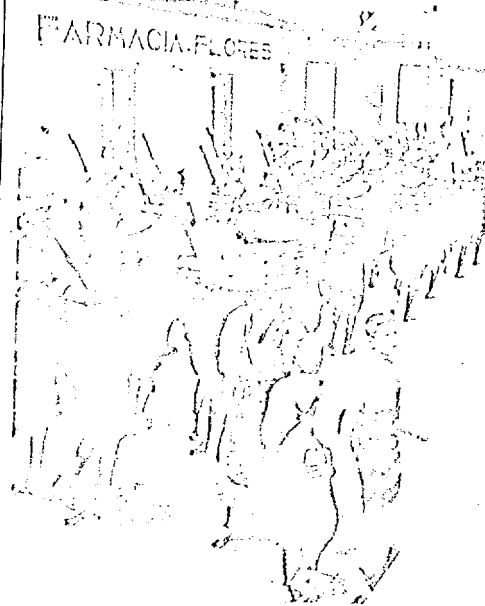
Mais l'activité de l'Agence déborde largement l'Amérique latine. Ses réussites, ses échecs aussi se comptent par dizaines dans le monde entier. Parmi les plus spectaculaires de ses succès, il y eut le renversement de Mossadegh en 1953, de concert avec le British Special Operation Executive.

De nombreux combats sont plus douteux : les coups de poker, cocktails troubles d'intuition et de technique, se succèdent et ne se ressemblent pas : il n'est pas certain que la C.I.A. ait participé à la révolte de Néguib contre Farouk ni qu'elle ait soutenu les anti-nassériens dans la guerre civile libanaise de 1958. Est-elle aussi pour quelque chose dans le remplacement de Syngman Rhee en Corée ? Elle n'a pas su prévoir la révolte de Berlin en 1953 ni celle de Budapest en 1956. Mais cette dernière révolution manquée, en provoquant l'exode de 250 000 réfugiés, lui a permis d'acquiescer à des engagements militaires et techniques.

A la longue liste de ses opérations, il convient d'ajouter une intervention obscure en Congo belge en 1964. Francis Powers, le pilote de l'U 2 abattu au-dessus de l'Union soviétique, était un agent de la C.I.A. Dans les eaux territoriales de la lointaine Corée, le *Pueblo*, arraisonné par les Nord-Coréens dans la nuit du 22 au 23 janvier 1968, avait aussi quelque chose à voir avec la C.I.A.

La C.I.A., on s'en doute, a largement joué son rôle au Vietnam. Elle y a connu des hauts et des bas, et comme elle n'a jamais été en Indochine qu'un des nombreux instruments du jeu américain il est impossible de dire si son action s'y est soldée par des profits ou par des pertes. En 1954, la C.I.A. charge un certain Landsdale de trouver l'oiseau rare capable de gouverner le Sud-Vietnam. Landsdale fait son rapport : « Diem est intéressant, mais il faut l'obliger à se comporter d'une manière plus démocratique. » Landsdale s'entend répondre que « démocratique ou pas, Diem est le meilleur rempart qui soit contre le communisme ». Un groupe de la C.I.A. est envoyé sur place, déguisé en mission de l'Université d'Etat du Michigan. Quelques authentiques universitaires en font partie. La police sud-vietnamienne est réorganisée et instruite sous le nom de Bureau vietnamien d'Investigation. Les contrats d'achat d'armes et de munitions

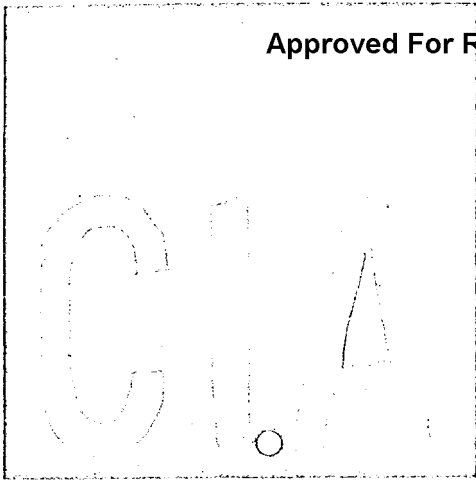
United Press Photos



### un coup de maître : Arbenz

Juin 1954 : des éléments de guérillas (ci-dessus marchant sur la capitale), armés par la C.I.A., grâce à deux Globemasters chargés d'équipement, chassent le président Arbenz suspect de sympathies communistes.

portent la mention « Matériel de l'Université d'Etat du Michigan ». Les futurs réseaux opérationnels de la C.I.A. dans toute la péninsule indochinoise sont organisés à cette époque-là. Depuis son état-major du 137, avenue Pasteur, à Saigon, la C.I.A. coordonne les armes apportées par la compagnie aérienne qu'elle subven-



tionne : Air America. A l'automne 1963, Cabot Lodge, ambassadeur américain à Saïgon, considérant que la pourriture du régime Diem est une tache pour les Etats-Unis, se heurte au chef local de la C.I.A. : John Richardson. Le régime Diem s'effondre en novembre et la C.I.A. perd la face...

Obligée de renoncer dorénavant à la haute politique dans le Sud-Est asiatique, la C.I.A. se cantonne, pour quelque temps, dans les opérations de renseignement et d'encadrement. L'exécution, le 20 juin 1969, de l'agent double vietnamien Thai Khac Chuyen est un épisode obscur de la rivalité entre les « bérets verts » des forces spéciales du Pentagone et les « instructeurs » civils de l'Agence.

Au Cambodge, la C.I.A. a mis en place un réseau de renseignements dont même les généraux américains ignorent l'existence. Vingt agents cambodgiens et sud-vietnamiens avaient pour mission de surveiller Sihanouk considéré comme « pro-communiste ». Quel rôle ont-ils joué dans sa chute? Le problème reste posé.

L'importance prise par la C.I.A. dans l'orientation de la politique américaine montre que cet organisme, censé protéger l'Amérique contre les dangers extérieurs, peut aussi constituer un péril politique dans la mesure où son action échappe au contrôle démocratique. Le véritable problème de l'Agence a toujours été de se faire accepter par l'opinion publique américaine. Dès sa création en 1947, Hanson Baldwin affirmait que « la plupart des Américains abhorrent l'idée d'un système d'espionnage, du moins en temps de paix ». Le National Security Act, en créant l'Agence le 18 septembre 1947, s'inspirait à la fois du fameux Mémoire Dulles, qui tendait à faire des services secrets un véritable Etat dans l'Etat, et d'un certain nombre de compromis destinés à rassurer l'opinion et le Congrès. L'Agence était à la fois un service secret autonome et un « lobby » spécialisé dans la coordination de toutes les activités de renseignement. Il existait dès ce moment un danger que la C.I.A. ne se borne pas à informer, mais aussi détermine la politique à suivre. Elle était créée comme un monstre bicéphale, chargé à la fois d'informer et d'agir. On ne fut guère conscient du danger en 1947. L'idée qui avait présidé à la conception de l'Agence était apparue beaucoup plus tôt, le 7 décembre 1941, dans les

fumées, les incendies et les explosions de séde à ce moment-là un service de renseignement efficace qui eût été aussi une agence centrale de coordination des renseignements secrets, elle aurait peut-être pu prévoir l'attaque japonaise.

Où se situe actuellement la C.I.A. sur la scène administrative et politique des Etats-Unis? Quelle est son organisation, quels sont ses moyens humains, financiers et techniques? Quelles sont ses activités dominantes et ses méthodes?

Placée sous l'autorité directe du président des U.S.A. ou de son émanation directe, le Conseil national de sécurité, la C.I.A. est un rouage du pouvoir exécutif. Chaque fois que le Conseil national de sécurité étudie une décision importante dans le domaine de la politique internationale, il fait appel à la Centrale pour qu'elle lui

Keystone



### un avion embarrassant : l'U 2

Mai 1960 : un avion-espion américain, piloté par un agent de la C.I.A., Francis Power (ci-dessus à son procès), est abattu sur le territoire soviétique. Khrouchchev profite de l'incident pour refuser le « sommet » de Paris.

soumette une appréciation des conséquences possibles. En cas d'urgence, coup d'Etat ou crise internationale, le directeur de la C.I.A. peut faire établir en quelques heures par son principal organisme de synthèse, le Bureau des renseignements nationaux, une « estimation spéciale des renseignements nationaux », qu'il ira présenter lui-même au Président des Etats-Unis.

Outre ces procédures exceptionnelles, la C.I.A. informe le Bureau des renseignements des Etats-Unis, émanation du Conseil national de sécurité. Tous les services secrets américains y sont représentés et la C.I.A. y compte deux hommes : son sous-directeur à la recherche, qui y participe, et son directeur, qui préside l'ensemble. Une fois par semaine, le Conseil national de sécurité, en présence de Nixon, écoute « l'évaluation nationale des renseignements lue par le directeur de la C.I.A., mais, quotidiennement, le Président trouve sur son bureau un cahier directement établi par la seule C.I.A. Ce cahier contient le rapport de renseignements élaborés ». On voit que la C.I.A. est en contact quo-

tidien direct avec le sommet du pouvoir en contact hebdomadaire semi-direct. Sa puissance est donc colossale. Seules quelques rares commissions peuvent la contrôler. La plus importante de ces commissions, le F.I.A.B. (Foreign Intelligence Advisory Board), dont les membres sont, en principe, anonymes, est celle qui conseille le Président dans ses rapports avec l'Agence. Elle confirme le taux de crédibilité et veille à la non-politisation. Cette commission est née d'une phrase de John Kennedy après le désastre de la baie des Cochons : « J'ai probablement commis une faute en gardant Allen Dulles. Non que Dulles ne soit un homme très capable. Il l'est. Mais je n'ai jamais travaillé avec lui et, par conséquent, je ne peux savoir au juste ce qu'il veut dire quand il m'affirme quelque chose... »

Le Congrès tente, lui aussi, de contrôler la C.I.A. Il y parvient, avec difficulté, par l'intermédiaire de ses quatre commissions spécialisées dans le budget et les affaires militaires (deux pour le Sénat et deux pour la Chambre des représentants), ainsi que grâce au Comité Chien-de-garde mixte chargé de surveiller la ligne politique des services secrets. Sous McCarthy, puis, plus récemment, en 1966, le Congrès tenta d'augmenter son contrôle sur l'Agence. Sans succès.

Le véritable scandale allait éclater l'année suivante, sous le nouveau directeur, John McCone. Les Américains découvrirent avec horreur que la C.I.A. avait touché à leur jeunesse. C'est la revue *Ramparts* qui devait, avec un sens prononcé du sensationnel, déclencher l'affaire en ces termes : « ... L'Union soviétique a toujours dépensé de fortes sommes à travailler avec des étudiants et des mouvements de jeunesse, en particulier dans les pays sous-développés. L'instrument utilisé par la C.I.A. pour contrer les efforts des Russes a été la N.S.A. (National Students Association of America) et ses activités à la conférence internationale des étudiants. »

Un responsable non initié avait découvert le pot aux roses et tout débballé à *Ramparts*. La grande presse suivit le mouvement. On apprit ainsi que la C.I.A. avait fourni pendant huit ans près de 200 000 dollars par an à la N.S.A.; que les présidents Eisenhower, Kennedy et Johnson le savaient; les commissions du Congrès aussi.

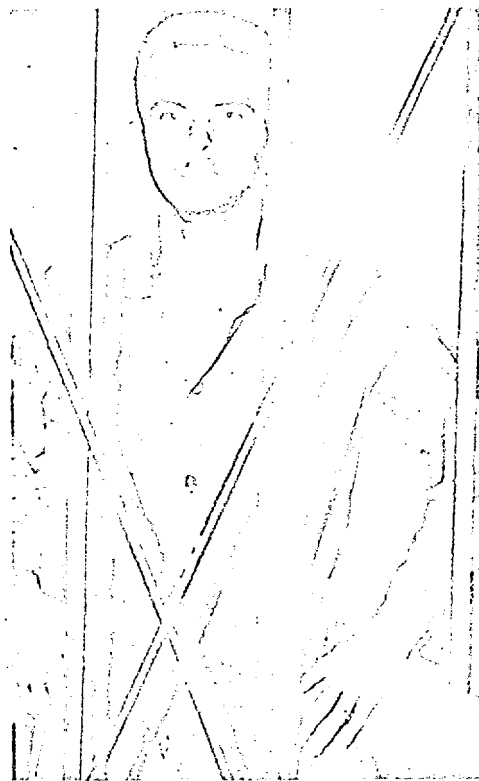
« Le scandale actuel vient, proclama Walter Lippman, de ce que le gouvernement des Etats-Unis a compromis des professions et des institutions dont la pureté répond de la liberté du peuple américain. » Vertueuse indignation... qui perdit de sa force quand on sut que la C.I.A. participait à l'équilibre financier de plusieurs journaux et d'une chaîne de télévision. La C.I.A. avait aussi des contacts avec certains leaders du plus grand syndicat des Etats-Unis : l'A.F.L.-C.I.O. On prétendit même qu'elle avait contribué à créer un syndicat en France... De nombreuses fondations charitables furent compromises : elles servaient de relais pour dispenser les fonds secrets.

La « surface politique » de la C.I.A., son importance dans le pouvoir de décision

furent toujours fonction du poids personnel et des relations politiques de son directeur du moment. Et c'est pourquoi jamais la C.I.A. ne fut aussi puissante que sous Allen Welsh Dulles qui la dirigea de février 1953 à novembre 1961. Sous Eisenhower, il forme, avec son frère Foster au Département d'Etat, la redoutable « Dulles and Dulles Unlimited » dont le pouvoir de suggestion politique était considérable sur Eisenhower. Avec l'arrivée de John Kennedy les choses changeront. D'autant plus que la baie des Cochons balaira « la C.I.A. des copains ».

Le président Kennedy remplace Dulles par John McCone. En guise d'épithète, les Russes disent : « Si l'espion Dulles va un jour au ciel, il ne pourra pas s'empêcher de faire sauter les anges, de dynamiter les nuages et d'assassiner Dieu le père ». John McCone, qui va régner sur la C.I.A. de novembre 1961 à avril 1965, tâchera d'en faire une entreprise moderne et efficace. Il y réussira presque, mais un certain nombre de dossiers explosifs à retardement laissés par Dulles viendront aggraver les aléas de la politique internationale.

United Press International



### un désastre : la baie des Cochons

Avril 1961 : la C.I.A., décidée à renverser le régime castriste, monte avec les exilés un plan d'invasion de l'île. Sans soutien de l'armée américaine, le débarquement échoue, et les participants finissent dans les prisons (ci-dessus).

L'assassinat de Kennedy amènera McCone à démissionner en 1965 pour incompatibilité d'humeur avec Johnson. En McCone, l'Agence perd un technocrate soucieux d'éviter la politisation dans le « business ». Avec l'amiral ~~Ray~~ Raborn, ami du président, la C.I.A. retombe dans ses errements. Raborn en était resté à une

## la C.I.A. dans les coulisses du pouvoir

\*\*\*  
Président  
\* des \*  
\* Etats-Unis \*  
\*\*\*

### la C.I.A. conseille

Chaque jour le directeur de la C.I.A. transmet au président des Etats-Unis un rapport de renseignements élaborés. Il fait partie des quelques personnes ayant accès régulièrement au bureau du président.

### la C.I.A. conseille

La prérogative de la C.I.A. est essentiellement à ce qu'elle est chargée de collecter les informations venant de tous les secteurs du monde. C'est elle qui après les recoupements et prépare les synthèses utiles.

Ministre de  
des Affaires  
étrangères

elle coopère avec les services de renseignements du Département d'Etat, les agences de presse nationale (AP, UPI, etc.

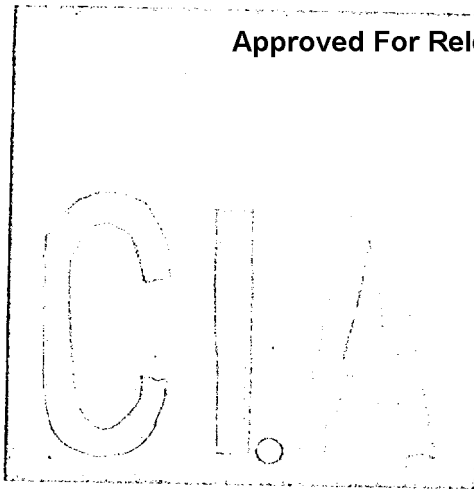
Directeur  
de la  
C.I.A.

Section  
de recherche et  
de renseignements

Section  
science et  
technologie

Section  
Ingénierie

Section des  
« opérations  
spéciales »



conception héroïque du renseignement et accordait des interviews un peu à tort et à travers. Quatorze mois après sa nomination, il est prié de laisser la place à un véritable spécialiste, nourri dans le sérail, Richard McGarrah Helms. La tradition du silence et la révolution de l'efficacité deviennent, avec Helms, les caractéristiques essentielles de la C.I.A. Le poids énorme de l'Agence sur les affaires américaines s'allège peu à peu, pour aboutir à quelque chose de très différent de la Centrale de 1947 : celle de 1970.

La C.I.A. actuelle, ce sont des hommes et des machines, le tout constituant le plus gigantesque système de pompage d'informations qui ait jamais existé. Les hommes n'ont plus beaucoup d'importance, du moins ceux qui « travaillent sur le terrain ». Dans les romans d'espionnage, les agents de la Central Intelligence Agency sont des colosses aux cheveux blonds coupés en brosse qui mâchent du chewing-gum, parlent avec l'accent du Texas et brandissent leur panoplie balistique ou sexuelle à tout propos.

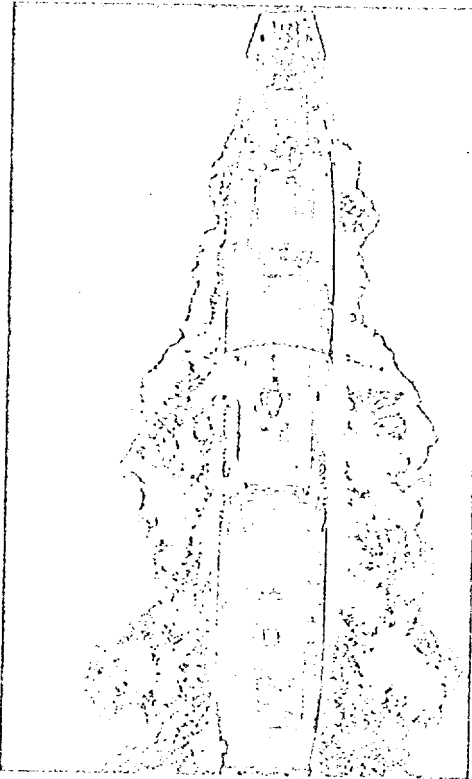
D'une façon générale, la C.I.A. classe ses agents, rémunérés entre 4 000 et 14 000 dollars par mois, en deux catégories : les « noirs », ou secrets, ne possédant pas une « couverture » régulière, et les « blancs », qui sont intégrés à la vie quotidienne et aux mœurs d'un pays étranger, ayant la plupart du temps femme et enfants.

Dans chaque pays « ami », la C.I.A. possède des installations importantes, véritables quartiers généraux opérationnels. Elle y dirige aussi ses organismes de propagande radiophonique vers l'Est, dont le plus connu à Munich est Radio Europe Libre. Dans les pays neutres, la C.I.A. travaille de manière plus discrète et déguise ses activités grâce aux innombrables associations internationales dans lesquelles elle a des contacts comme le Congrès pour la culture et la liberté et tout particulièrement, dans le tiers monde, le Corps de la Paix et C.A.R.E. La charité et l'espionnage sont alors les deux faces de l'Amérique. L'une justifiant l'autre, et réciproquement. Dans les pays « hostiles » enfin, la C.I.A. se débrouille grâce aux « agents noirs », ou doubles.

Le centre nerveux de ce vaste système est installé dans un bâtiment de huit étages, qui a coûté 46 millions de dollars, et se trouve d'un parc, le long de la rive sud du Potomac, dans la banlieue de Washington. Là, des

dizaines d'ordinateurs ultra-rapides, des millions d'informations, les recourent et permettent d'établir les synthèses qui les transformeront en renseignements. Ils sont servis par 14 à 15 000 employés, tous assermentés et assujettis au « secret » officiel. 6 % du personnel sont docteurs ès sciences, 18 % ont un diplôme d'études supérieures, beaucoup parlent au moins quatre langues. Il y a deux sections techniques. L'une est celle de la « logistique », qui s'occupe des équipements, des codes et communications et de la sécurité (des psychologues, des chimistes, des biologistes, des électroniciens y travaillent à temps complet). L'autre est la section « Sciences et technologie » qui s'occupe des armements nucléaires, du développement et de l'interprétation des clichés pris par les satellites. Les laboratoires font appel à la collaboration extérieure de savants mondialement connus, d'instituts scientifiques comme le M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology) ou l'I.D.A. (Institute for Defense Analysis). Deux autres sections remplissent les fonctions des plus importantes et

Edit. R. Laffont



### Palerte réussie de Cuba

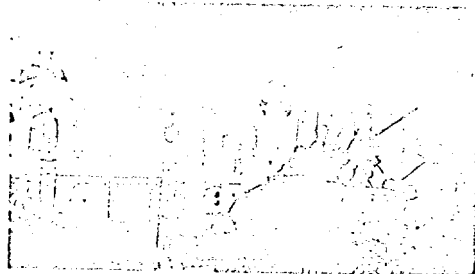
Octobre 1962 : la C.I.A. convainc (3 000 photos) Kennedy de la présence de missiles soviétiques à Cuba. L'épreuve de force semble imminente. Mais Khrouchchev accepte de retirer les fusées (ci-dessus quittant Cuba).

des plus spectaculaires : la Section de recherches et de renseignements reçoit les informations du monde entier grâce à 200 000 « honorables correspondants » bénévoles ou vénaux. Elle est divisée en « bureaux de recherche et de classement », où se trouvent sans doute les meilleurs techniciens de la Central Intelligence, et en « sections géographiques », chacune s'occupant d'un pays déterminé et tenant à jour

de la question. Enfin, la « section des plans » (traduire : « opérations spéciales ») envoie sur les points chauds du globe les fameux agents spéciaux « opératives ». Cette dernière partie de la C.I.A., qui était si importante sous Allen Dulles, ne représente plus guère que 20 % de ses activités.

La C.I.A. travaille sur les informations pour les transformer en renseignements selon un principe qui lui a été enseigné par le meilleur réseau d'espionnage de l'après-guerre : le réseau Gehlen, devenu ensuite le B.N.D. (Bundesnachrichtendienst), service fédéral de renseignements de l'Allemagne de l'Ouest. C'est la technique de la « mosaïque », mise au point par le général Reinhard Gehlen, l'ancien chef du service militaire secret oriental du Troisième Reich. La technique de la

France-Soir



### un succès qui tourne mal : Diem

Novembre 1963 : le régime de Diem, personnalité découverte par la C.I.A., est condamné, et celle-ci ne peut empêcher la chute du dictateur (ci-dessus les chars d'assaut autour du palais présidentiel).

« mosaïque » consiste à effectuer le plus grand nombre possible de recoupements sur le plus grand nombre possible d'informations, ces dernières étant ensuite notées selon leur importance de 1 à 6. C'est l'espionnage moderne, indissociable de l'ordinateur. On comprend pourquoi 80 % des informations recueillies par la C.I.A. sont publiques. Six millions de mots sont mis en cartes perforées chaque matin à Langley en soixante langues. Deux cent mille publications imprimées dans les pays communistes (y compris les indicateurs de chemins de fer) sont digérées mensuellement par les machines. Les traducteurs électroniques de russe et de chinois impriment 30 000 mots à l'heure.

La C.I.A., en vertu de son pouvoir discrétionnaire, peut emprunter du personnel à n'importe quelle autre administration. Si le « right man » travaille dans le privé, on paiera ce qu'il demande pour être embauché, un budget d'environ un milliard de dollars par an le permet (ce budget n'est que le sixième du budget total des services de sécurité américains).

Le matériel technique est essentiel en espionnage. De la machine à écrire-moucharde au satellite artificiel, les espions possèdent un « hardware » (une quincaillerie) qui permet de tout voir et de tout entendre, partout et à chaque instant.

A l'heure actuelle, les deux tiers des lancements effectués dans l'espace par

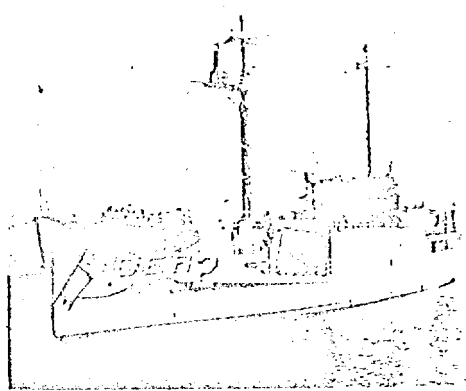
# La C.I.A. : six hommes-trois époques

Approved For Release 2004/09/28 : CIA-RDP88-01314R000300480061-4

les Etats-Unis, sont destinés à l'espionnage. Des milliers de photos sont analysées chaque matin. Les « **F-104** » sont des avions à réaction équipés de quatre tonnes d'instruments, écoutent les communications radio et même téléphoniques sur toute la surface du globe. Les « **Early warning** » surveillent à 3 000 km les lancements des missiles et des bombes; les « **770** » voient à travers les nuages; les « **823** » décèlent les explosions atomiques et peuvent monter jusqu'à 100 000 km pour surveiller la lune, enfin les « **920 A** » transmettent les images par télévision et lancent à intervalles réguliers des capsules de films qui sont recueillies au-dessus du Pacifique dans un filet tendu entre deux avions.

La C.I.A. a vécu longtemps dans une certaine « **Weltanschauung** », une conception du monde. Il fallait être une sorte « **d'antikomintern presse-bouton** ». Répondre à la subversion rouge par la contre-subversion. Mais l'adversaire principal a viré au jaune. Plus rien n'est simple. Richard Helms a su proposer à ses agents, hommes et femmes, une mystique de l'efficacité et du savoir. La C.I.A. devient une abbaye bénédictine; elle voit le monde à travers 40 millions de fiches perforées, ce qui lui permet d'en savoir plus sur ce qui se passe en Chine à l'heure actuelle qu'aucune autre organisation de renseignements, y compris le K.G.B. soviétique (dont l'état-major, plus nombreux, compte pourtant 20 000 personnes). Si elle a pu annoncer trois mois à l'avance la première explosion chinoise,

The Associated Press

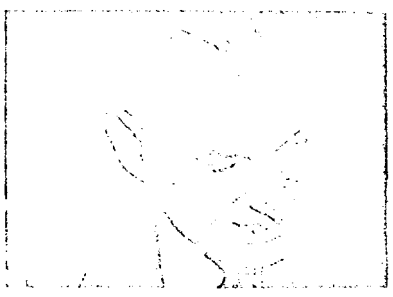


## une pêche en eau trouble : le « Pueblo »

Janvier 1968 : le navire américain « **Pueblo** » (ci-dessus) est arraisonné par les Nord-Coréens dans leurs eaux territoriales, livrant, à la suite d'une erreur de calcul, un matériel précieux aux communistes.

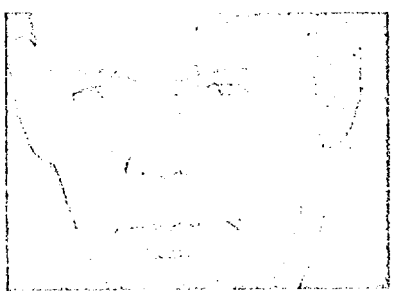
ce n'est pas parce qu'elle avait quelques espions à Lop Nor mais parce que les ordinateurs l'avaient déduit par recoupements des informations envoyées par les satellites. L'existence même d'une agence centrale de renseignements, occulte et politisée, est-elle compatible avec la notion de démocratie? De nombreux Américains se le demandent encore. La C.I.A. n'est plus un « **gouvernement invisible** », mais elle pourrait le redevenir demain. L'agence nationale s'y prêtait.

Il y a trois âges dans le développement de la C.I.A. : l'époque de la guerre froide avec Hillenkoetter et Bedell Smith; celle de la croisade anti-communiste avec Allen Dulles; enfin le règne des McCone, des Raborn, des Helms, sous lequel la C.I.A. se « **reconvertit** » en banque de renseignements où l'ordinateur est roi.



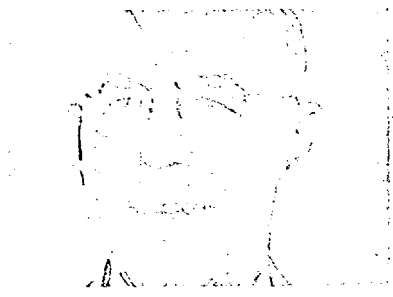
United Press

**Roscoe Hillenkoetter** : (septembre 1947-octobre 1950). 1947 : c'est le début de la guerre froide. Roscoe Hillenkoetter, un marin, vétéran des services de renseignements, est chargé par Truman de rassembler ce qui reste des anciens services secrets du temps de guerre. Il fonde la plus grande centrale de renseignements de tous les temps. Sa mission : protéger l'Amérique et le monde contre le péril rouge.



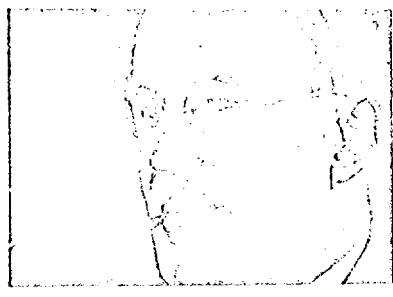
Keystone

**Walter Bedell Smith** : (octobre 1950-février 1953). L'ancien chef d'état-major d'Eisenhower prend la tête de la C.I.A. au moment le plus critique de la guerre de Corée. C'est en Amérique l'époque du mac-carthysme, de la chasse aux sorcières; de peur d'une infiltration communiste, les agents de Bedell Smith noyautent les universités, les mouvements d'étudiants, les syndicats...



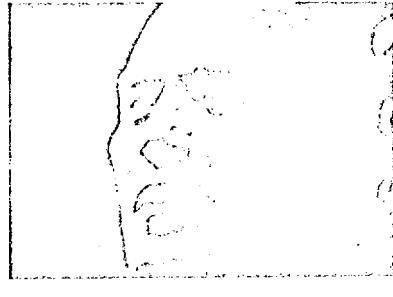
Keystone

**Allen Dulles** : (février 1953-novembre 1961). Avec son frère Foster au Département d'Etat, il forme la « **Dulles and Dulles unlimited** », véritable gouvernement invisible des Etats-Unis. Sous son règne, les « **gros coups** » de la C.I.A. se succèdent : Guatemala, Vietnam, Laos, Congo; la série des grandes opérations se termine par un échec retentissant : le désastre de la baie des Cochons en 1961.



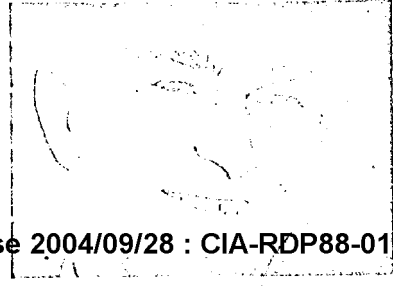
Keystone

**John McCone** : (novembre 1961-avril 1965). Après la baie des Cochons, le corps politique américain, qui n'a jamais vraiment accepté la toute-puissance de l'Agence, contre-attaque. Avec John McCone, un homme d'affaires, un technocrate, la C.I.A. va devenir une entreprise moderne gérée en conséquence, d'où la politique est exclue. Il réussit à convaincre Kennedy (avec plus de 3 000 photos) de la présence de fusées russes à Cuba.



Keystone

**William Raborn** : (avril 1965-juin 1966). En pleine crise de Saint-Domingue, Johnson met à la tête de la C.I.A. le père des fusées Polaris, William Raborn, Texan comme lui. C'est un mauvais choix, l'amiral en est resté à une conception héroïque du renseignement - il parle trop et se montre incapable de contrôler le fonctionnement hautement technique de la Centrale. Quatorze mois après sa nomination, Johnson doit le renvoyer.



Associated Press

**Richard Helms** : (juin 1966...). Avec Richard Helms, véritable spécialiste nourri dans « **le sérail** », silence et efficacité deviennent les caractéristiques essentielles de la C.I.A. Son champ d'action demeure le monde, mais vu à travers 40 millions de fiches perforées; les « **opérations spéciales** » sont rares, presque des accidents. La C.I.A. se

Approved For Release 2004/09/28 : CIA-RDP88-01314R000300480061-4